

L'Amérique du Nord ou « Île de la Tortue » au cours des trois derniers millénaires

Ronan Méhault

L'Île de la Tortue – cette dénomination, employée par plusieurs peuples autochtones du Nord-Est américain (par exemple *Wendat Ehen* en langue huronne-wendat), sera préférée ici à celle, coloniale, d'« Amérique du Nord », dérivée du nom de l'explorateur florentin Amerigo Vespucci – constitue un ensemble continental très contrasté, comptant au moins onze biomes ou écozones distincts, et représente une surface habitable couvrant 45 degrés de latitude (du 25° au 70° parallèle). Ce chapitre traitera de l'ensemble de la période appelée pré-Contact récente, datée de 1500 avant notre ère à 1500 de notre ère, dans la mesure où elle constitue une entité chronologique cohérente, les conditions climatiques (fin du Subboréal et Subatlantique) ayant été par ailleurs similaires à celles d'aujourd'hui. Ces considérations écologiques sont à ce point déterminantes que le découpage conventionnel du continent en dix grandes aires culturelles épouse de très près ces biomes.

Une « révolution néolithique » dans l'Île de la Tortue ?

Peut-on parler de « révolution néolithique » durant ces 3 000 ans, du moins pour les régions qui n'avaient pas encore été atteintes par l'agriculture ? Les spécialistes de l'archéologie de l'Île de la Tortue n'emploient en général pas le terme de « néolithique » pour qualifier les phénomènes nouveaux qui caractérisent la période qui nous concerne ici. À la lumière des faits archéologiques et de leur résonance

anthropologique dans les domaines de l'économie, de l'organisation sociétale et de l'idéologie, le présent article se propose d'en retracer les grands traits, tout en évaluant succinctement la pertinence et les limites de l'application de la notion de « révolution néolithique » sur ce continent. Il tentera aussi de concilier trois courants théoriques majeurs qui orientent la recherche archéologique contemporaine : l'anthropologie évolutionnaire, le marxisme et la critique postcoloniale.

La première grille de lecture accorde une place essentielle à l'adaptation des communautés autochtones à diverses écologies ; elle est aussi foncièrement matérialiste, en ce sens qu'elle rejette les dichotomies trop rigides (comme celle qui oppose, à mesure que les pratiques agricoles se pérennisent, espèces sauvages et domestiquées, qu'elles soient, par ailleurs, végétales ou animales) et qu'elle aborde les changements sur un mode graduel, multilinéaire et réversible. La seconde approche attribue la primauté aux stratégies économiques, et aux modes de production en particulier, par rapport aux structures sociopolitiques et idéologiques. Enfin, le troisième courant sert à souligner que l'archéologie de l'Île de la Tortue porte sur les modes de vie de populations dont les descendants n'ont cessé d'entretenir une mémoire plurimillénaire qui motive leurs aspirations politiques, territoriales et spirituelles ou, autrement dit, la reconnaissance authentique de leurs droits les plus essentiels.

Dégagement de surplus

Les changements les plus saillants au cours de la période pré-Contact récente sont rendus possibles grâce à un facteur économique primordial : le dégagement de surplus alimentaires. Celui-ci nécessite qu'au moins trois critères soient satisfaits : les stratégies de subsistance retenues doivent être adaptées à l'écologie locale ; les rendements de la stratégie choisie doivent être les plus prévisibles possible ; et les communautés doivent être capables de conserver les excédents produits.

Le passage à une économie de production « de faible niveau » reposant sur la sphère domestique est visible sur l'ensemble de l'Île de la Tortue, à l'exception des aires éco-culturelles les moins favorables, comme la Boréale (les régions septentrionales

couvertes par la forêt boréale, la taïga [et](#), la toundra forestière et la toundra arctique) et l'Arctique. Cette transition s'apprécie sur un temps long et au gré de plusieurs étapes, débutant avec une phase d'introduction de nouvelles pratiques et/ou d'espèces végétales cultivables, suivie d'une période d'expérimentation et d'intensification, parfois ponctuée d'échecs, et pouvant durer plusieurs centaines d'années avant que ces nouvelles stratégies de subsistance ne constituent le socle économique vital de certaines communautés autochtones dans les derniers siècles de la période pré-Contact récente.

Les premières expérimentations horticoles s'amorcent indépendamment dans des zones écologiques optimales, à savoir les grandes plaines alluviales des fleuves Colorado et Rio Grande dans le Sud-Ouest, et du Mississippi dans l'Est. Dans le Sud-Ouest, le maïs, introduit depuis le Mexique, est cultivé dès 2000 avant notre ère (voir article Elliott, Goepfert). Dans la vallée du Mississippi, la courge et le tournesol sont cultivés séparément vers 3000 avant notre ère, mais d'authentiques pratiques horticoles impliquant plusieurs espèces sur un même site (à Riverton, en Illinois) ne débutent que 1 200 ans plus tard. L'extension septentrionale maximale du passage pérenne à ce mode de production se manifeste plus tardivement : vers 500 de notre ère dans la vallée du Saint-Laurent, 1100 dans le sud de la province canadienne du Manitoba, et aux alentours de 1200 dans le Dakota du Nord. Dans les derniers siècles de la période pré-Contact, l'horticulture devient le pilier de subsistance de nombreuses communautés, et diverses innovations horticoles sont mises au point, allant de la modification drastique du milieu physique par la pratique de l'abattis-brûlis, à l'harmonieuse technique de compagnonnage végétal, comme avec les « Trois Sœurs » iroquoiennes (courge, haricot et maïs).

Exception faite du chien, seul le dindon est élevé (pour sa chair et ses plumes), et ce peut-être dès le début de notre ère dans le Sud-Ouest, mais de manière plus intensive par des groupes Pueblos du Sud-Ouest à partir de 900. Les communautés iroquoiennes horticoles de la fin de la période pré-Contact récente nourrissent les dindons avec des grains de maïs pour faciliter leur capture et maintenir ainsi à leur portée des stocks de « viande ». Ceci suggère que la dichotomie entre « domestiqué » et « sauvage » n'est pas absolue, et que les stratégies de subsistance sont plus adéquatement abordées

comme autant de comportements adaptatifs s'inscrivant dans un même *continuum* régi par l'optimisation du rapport coût/bénéfice qui les sous-tend tous

Une autre catégorie plus subtile à appréhender pour les archéologues de production de surplus comprend l'exploitation intensive de ressources locales dites « sauvages », dans le sens où ces espèces exploitées ne sont pas, à la différence du maïs ou du dindon par exemple, consciemment hybridées. Ces interactions cruciales homme-milieu peuvent cependant causer une modification de l'écosystème traçable archéologiquement. Songeons à l'importance des ressources halieutiques avec les pièges à saumon sur la côte Nord-Ouest et en Californie, ou le harponnage des esturgeons dans le Nord-Est ; l'aquaculture avec les jardins à palourdes de la côte Nord-Ouest ; ou encore la cueillette intensive du riz sauvage sur les rives nord des Grands Lacs, celle du gland en Californie, ou celle des petites graines dans l'est du Grand Bassin.

Sédentarisation progressive et régionalisation

Dans les faits, les relations entre stratégies de subsistance, technologie et modes d'établissement sont complexes. Comme ailleurs dans le monde, les premiers à expérimenter l'horticulture sont des groupes mobiles de chasseurs-cueilleurs. La mobilité résidentielle n'est donc pas incompatible avec les tentatives de production de nourriture de faible niveau. Plus loin, nous verrons que ces trois derniers millénaires sont aussi marquée par l'intégration de la technologie céramique par certaines communautés ; or il semble que la semi-sédentarité saisonnière soit une condition presque *sine qua non* de la confection des poteries. Nonobstant l'existence de contre-exemples, des tendances lourdes se révèlent. La sédentarisation progressive d'une grande partie des populations autochtones s'accompagne d'une part d'une dépendance accrue aux nouvelles stratégies de subsistance, qui permettent de dégager des surplus de première nécessité, et d'autre part d'une croissance démographique. Parallèlement, la territorialisation progressive des manifestations culturelles, décelable à travers l'analyse des signatures stylistiques apposées sur certains fossiles-directeurs (comme les pointes de projectile, la poterie, ou la vannerie), s'illustre comme un corollaire à la domestication toujours plus soutenue du paysage.

Bandes entre nomadisme et sédentarité

Dans un premier temps, une continuité des modalités d'occupation du territoire est observable avec la période précédente (dite « archaïque » ou « moyenne »), alors que des bandes, c'est-à-dire des familles étendues d'environ 15 à 30 individus, campent sur une base saisonnière presque toujours implantée au bord de rivières, de lacs ou du littoral, avant tout pour y pêcher et pour échanger. En se réunissant, ces unités sociales forment alors des macrobandes qui peuvent inclure une centaine d'individus au maximum. À l'approche de l'hiver le plus souvent (sauf sur la côte pacifique), ces bandes se scindent en unités de coopération encore plus petites : la microbande (ou groupe de chasse, avec au moins deux chasseurs) ou la famille nucléaire. Dans l'Arctique, les rigueurs du climat poussent les populations à un grand pragmatisme adaptatif. En été, les individus forment des microbandes, voire des familles nucléaires, très mobiles. En hiver, ces groupes résident dans des maisons semi-souterraines et parfois dans des iglous. Dans les Grandes Prairies et au Nord-Est du Plateau, les communautés demeurent mobiles et habitent dans des tipis.

À mesure que l'économie de production et/ou l'exploitation des ressources locales s'intensifient, la mobilité résidentielle tend à se réduire au point que l'on puisse parler de semi-sédentarité. Les occupations saisonnières se prolongent dans la durée, ce dont témoigne la multiplication des dépotoirs. Dans certaines zones au climat favorable, des villages saisonniers (hivernaux, surtout) apparaissent, soit sous la forme d'habitations semi-souterraines (sur le Plateau dès 2500 avant notre ère ; dans le Sud-Ouest à partir de 200 de notre ère ; sur la rivière Fremont du Grand Bassin après 500 de notre ère), soit sous celle de maisons de planches (sur la côte Nord-Ouest à partir de 1000 avant notre ère ; et dans le nord de la Californie vers 500 avant notre ère).

La sédentarité annuelle est, elle, un phénomène relativement récent qui nécessite que les aliments produits ou collectés en surplus soient devenus la base économique vitale des communautés. Dans le Sud-Ouest, cette transition est achevée à des dates variables : à partir de 1000 avant notre ère dans le bassin de Tucson, en Arizona, et vers 500 de notre ère dans le territoire des Mogollons, à cheval sur l'Arizona, le Nouveau-Mexique, et les

États mexicains de Sonora et de Chihuahua. Des villages complexes se forment à Mesa Verde, dans le Colorado, dès 750 de notre ère, et à Chaco Canyon, dans le Nouveau-Mexique, à partir de 900. Dans la culture Hopewell de l'*American Bottom*, du sud-est de l'Illinois au Tennessee, des hameaux annuels semi-permanents se forment au début de notre ère. Dans la vallée du Mississippi, on ne saurait oublier le complexe urbain de Cahokia, dans l'Illinois, qui se développe de manière phénoménale entre 1100 et 1400 (voir art. Faugère section III). Enfin, parmi les tribus iroquoïennes du Nord-Est, la sédentarité annuelle n'est généralisée sous l'aspect de villages de maisons-longues qu'après 1300.

Innovations technologiques

Certes, la pierre polie est une innovation antérieure, mais sa généralisation est notable à la période qui nous concerne dans certaines aires culturelles (surtout sur la côte Nord-Ouest et dans l'Arctique). Les pierres dures servent notamment à la fabrication de haches et de gouges (pour défricher et construire des pirogues monoxyles), mais aussi de meules (pour moulin à grains, graines et autres ressources produites ou collectées), de poids de propulseur et de pêche, et de massues. Des pierres tendres peuvent être employées pour confectionner des objets à vocation utilitaire (pointe de projectile, couteau simple, couteau semi-circulaire appelé *ulu*), rituelle (pipes, effigies) ou ornementale (pectoral, perle, etc.).

Comme aucun arc n'a été mis au jour par les archéologues et que les analyses typologiques des pointes de flèche se heurtent à des difficultés inhérentes à la technologie de la taille de la pierre – le recyclage et le réaffûtage étant susceptibles d'engendrer une grande variation volumétrique des pointes d'une même catégorie morphologique – la date d'introduction de l'arc et de la flèche fait débat. L'histoire de cette innovation sur l'Île de la Tortue est très complexe, faite d'épisodes d'introduction, d'adoption, et de rejet ou d'abandon (comme, dans l'Arctique, chez les Dorsétiens de entre 500 avant notre ère et 1400 de notre ère). L'hypothèse dominante suppose, qu'une fois adoptés, l'arc et la flèche ont longtemps coexisté (peut-être pendant plusieurs milliers d'années) avec le javelot et le propulseur (l'*atlatl*), et que ce n'est qu'après 700

de notre ère que les premiers supplantent de manière évidente les seconds. L'origine arctique de cette technologie et sa propagation selon un axe nord-sud font néanmoins consensus. Quatre vagues ont peut-être eu lieu (10000, 2500, 400 avant notre ère, et 700 de notre ère comme *terminus ante quem*) avant que l'ubiquité de cette technologie ne devienne effective à l'échelle continentale. En liens étroits avec le contexte écologique et social, son adoption peut se traduire soit par un élargissement par coercition de la sphère politique, comme chez les Mississipiens, les Anasazis du système *Chaco/Aztec Ruins* dans le Sud-Ouest, et les groupes de la côte Nord-Ouest ; soit, à l'inverse, par une autonomie socioéconomique accrue des microbandes, comme en Californie et dans le Grand Bassin. Après l'intégration complète de cette technologie, les conflits armés deviennent fréquents sur le continent, contribuant à la chute de certaines cultures illustres (comme Hopewell dans le Nord-Est au début de notre ère, puis Cahokia dans la moyenne vallée du Mississippi au début du II^e millénaire, et surtout Chaco Canyon et Mesa Verde dans le Sud-Ouest, à la même époque, et assurant le succès d'autres (l'expansion des Thuléens jusqu'au Groenland, celle des Païutes dans le Grand Bassin, par exemple, toujours vers le début du II^e millénaire).

La primauté des contextes écologiques, socioéconomiques et historiques doit aussi être invoquée au sujet des origines de la technologie céramique. Son adoption progressive s'accompagne d'une intensification de l'exploitation des ressources locales et des interactions sociales, tels que des « festins compétitifs » ou d'autres rites communautaires (funéraires, par exemple). Les savoir-faire céramiques circulent alors sous la forme duelle d'une « technologie de prestige » et d'une « technologie utilitaire », tantôt adoptées, tantôt réinventées à un rythme variant d'un endroit à un autre selon les circonstances et les besoins spécifiques. La céramique peut même être ignorée pour des raisons environnementales évidentes, comme en Arctique (sauf dans la culture Choris du Nord-Ouest de l'Alaska, d'origine sibérienne), ou parce qu'on y préfère la vannerie, les fosses et les pierres chauffantes, comme sur le Plateau et sur la côte Nord-Ouest. Sur l'Île de la Tortue, deux foyers de production se distinguent. Dans le Sud-Est américain, les premières poteries sont fabriquées vers 2500 avant notre ère, suite à une diffusion depuis les Antilles, soit avant la mise en place d'authentiques pratiques horticoles. À

l'inverse, dans le Sud-Ouest, la poterie est une innovation indépendante locale et tardive (400 avant notre ère) plus récente d'un millénaire des premières activités horticoles.

Organisation sociopolitique

Le dégagement de surplus crée des opportunités qui peuvent prendre des aspects diamétralement opposés, et dont les lignes de clivage suivent deux axes principaux, à savoir l'accès aux excédents et à leur contrôle, ou l'orientation vers un projet collectif. Bien que l'unité de production des sociétés autochtones soit surtout située à l'échelle domestique, les surplus peuvent toutefois être employés à des fins politiques. Dans certains cas la propriété privée prend le pas sur le bien commun (surtout parmi les groupes Salish de la côte Nord-Ouest, stratifiés entre hommes libres et esclaves). Ce modèle voit la montée en puissance d'individus mieux lotis et ambitieux qui parviennent à pérenniser les inégalités socioéconomiques et à asseoir leur position supérieure sur une clientèle qui s'endette auprès d'eux en combinant la règle sociale de la réciprocité à une redistribution des richesses lors de « festins compétitifs » ritualisés (dont le potlatch). Dans d'autres situations, le projet collectif est horizontal, moins hiérarchisé et orienté vers l'intérêt général (songeons aux enclos et précipices à bisons des Grandes Prairies, aux projets d'irrigation des Hopis du Sud-Ouest, ou encore aux chasses collectives à la baleine entreprises par les Thuléens puis les Inuits en Arctique).

Globalement, la production et le maintien des surplus, ainsi que les inégalités croissantes qu'ils peuvent alimenter, entraînent une complexification des sociétés autochtones. Néanmoins, à la fin de la période pré-Contact récente, un spectre très large d'entités sociopolitiques demeure visible sur l'Île de la Tortue, allant de petites bandes centrées sur la famille nucléaire à des chefferies complexes hiérarchisées.

La plupart des communautés possède un système clanique. Le clan relie des individus ayant un ancêtre commun, réel ou fictif, parfois sous les traits du totémisme, et délimite les conventions du mariage. Les modes de philopatrie, c'est-à-dire la résidence postmatrimoniale (multilocale, matrilocale ou virilocale) et les règles lignagères (la parentèle), sont aussi très divers et flexibles. Cependant, certains paramètres s'y

ajoutent, du moins d'un point de vue statistique. Ainsi, la division sexuelle des tâches et la part économique jouée par chaque sexe semble influencer : là où l'économie repose surtout sur la pêche, les groupes tendent à être multilocaux (la flexibilité inhérente de ce système permettant aux individus d'occuper et de tirer parti de niches écologiques plus diverses) et virilocaux/patrilinéaires, alors que là où l'horticulture domine, les groupes sont plutôt matrilocaux/matrilinéaires. La migration et/ou la prégnance du conflit armé semblent aussi favoriser un passage à la matrilocalité/matrilinéarité, système qui préserve la cohésion communautaire alors que les hommes sont engagés vers des activités extérieures.

Sphères d'interaction et nouvelles manifestations idéologico-religieuses

Des réseaux successifs d'échanges à longue distance se mettent en place entre 1500 et 1000 avant notre ère. Ces multiples sphères d'interactions sont surtout localisées dans l'est du continent, avec les cultures Meadowood, Adena/Middlesex et Hopewell, et sont actives jusqu'à 500 de notre ère. Chacune reflète un courant culturel distinct qui mêle des influences exogènes d'ordre idéologique et rituel aux substrats locaux anciens.

Le développement des inégalités et la volonté d'individus qui ont les moyens d'utiliser les surplus sous leur contrôle sont à l'initiative du développement de tels réseaux. En acquérant des matières premières et des objets finis exotiques, ils accroissent leur prestige et tentent de se conférer un statut distinct ou de le renforcer. Nombre de ces biens ont été mis au jour dans des centres villageois et urbains d'importance, qui revêtent même une possible dimension culturelle, les désignant comme d'éventuelles destinations de « pèlerinages » – comme dans la culture Hopewell, avec les Pinson Mounds (Tertres de Pinson) au Tennessee. D'autres objets ont été découverts dans des sépultures, et les archéologues en déduisent qu'ils ont ainsi pu être retirés de la circulation, c'est-à-dire des mains d'éventuels rivaux, et donc traduire des tentatives de pérennisation, par de coûteux symboles, d'une hiérarchisation non plus seulement entre individus, mais entre lignages. Les festins compétitifs, comme le potlatch, servent aussi cette fin via la dilapidation des richesses.

En fait, ces sphères d'interaction servent de matrices à l'émergence et à la dispersion de nouvelles pratiques culturelles (dont l'horticulture) et de manifestations idéologico-religieuses qui reflètent souvent une hiérarchisation des communautés, et qui suggèrent l'affirmation d'une classe dirigeante exerçant un pouvoir temporel (*big men*, chefs, ou entrepreneurs) et/ou spirituel (prêtres-chamans). Ainsi, des traitements mortuaires inédits (érection de tumulus funéraires, crémations et offrandes particulières) se retrouvent régulièrement dans le Nord-Est, au gré des réseaux Adena/Middlesex et Meadowood (1500/1000 à 400 avant notre ère). D'autres tumulus et cairns funéraires sont aussi connus dans les Grandes Prairies (Dakota du Nord et du Sud), sur le Plateau et la côte Nord-Ouest. De surcroît, des projets collectifs à grande échelle reflètent une nette complexification des sociétés. La culture Hopewell en constitue un exemple éloquent avec l'édification de nombreux tertres en forme d'animaux (comme Serpent Mound dans l'Ohio). À partir du VIII^e siècle, les cultures mississippiennes construisent des structures complexes à vocation rituelle et possiblement astronomique (Cahokia en Illinois). Dans les Grandes Prairies, des groupes agencent des cairns, interprétés comme des « roues médicinales » dont la véritable signification – rites de chasse, rites de fertilité du bison, astronomie – nous échappe encore. De grandes pièces cérémonielles (*kivas*) sont construites à Chaco Canyon, dans le Nouveau-Mexique, où l'alignement des bâtiments possède aussi une signification astronomique.

Trois millénaires d'évolutions historiques buissonnantes

En somme, peut-on parler de « révolution néolithique » pour qualifier les changements qui marquent la période pré-Contact récente ? Si un processus de néolithisation est globalement perceptible sur l'Île de la Tortue, il n'opère néanmoins ni sur un mode uniforme ou selon une même trajectoire, ni par la transmission de nouveaux traits culturels groupés en un « paquet néolithique » qui proviendrait d'une source unique, ni de manière soudaine et rapide (éliminant les mouvements migratoires comme facteur explicatif). En effet, une approche évolutionnaire, qui met en lumière l'ajustement des populations autochtones, porteuses de bagages culturels très divers, à leur environnement local, tempère les lectures diffusionnistes et dichotomiques trop rigides.

Il revient donc aux archéologues d'aborder ces changements au prisme des stratégies adaptatives, c'est-à-dire dans la résolution du rapport entre trois paramètres fondamentaux, à savoir le socle culturel d'un groupe donné, les contraintes de l'écologie locale, et la valeur intrinsèque du nouveau trait culturel, qu'il soit diffusé ou développé indépendamment.

À la période du Contact (xvi^e siècle), entre 1,2 et 18 millions d'autochtones suivant les estimations, pas moins de douze familles linguistiques, et bien davantage de cultures, coexistent sur l'Île de la Tortue. Aux opportunités stratégiques d'abord suscitées par l'arrivée des colonisateurs européens – exacerbant la rivalité entre nations autochtones soucieuses de tisser des liens privilégiés avec eux – succéderont vite d'effroyables calamités lors de la période post-Contact. Les pandémies décimeront environ 80 % de la population indigène, alors que dans le même temps, les puissances coloniales européennes, puis américaines et canadiennes n'auront de cesse de resserrer leur étreinte, aggravant toujours plus l'asymétrie des rapports entre populations autochtones et allochtones – et ce au moins jusqu'en 1996, date de la fermeture de la dernière « école résidentielle » au Canada, écoles ethnocidaires car cet instrument d'assimilation agressive (les jeunes pensionnaires étaient souvent mal nourris et abusés psychologiquement, physiquement et sexuellement) visait à éradiquer les cultures indigènes. Aujourd'hui encore, l'absence d'unité pan-autochtone joue en la défaveur des Premières Nations. Tristement, l'entreprise coloniale se chargera de les lier dans une communauté de destin. Toutes connaîtront le sort de l'ethnocide et des réserves, et donc de l'isolement politique, juridique et géographique. Certaines même, comme les Natchez dans le Mississippi, seront presque anéanties vers 1730, lorsque Perier, gouverneur de la Louisiane française, ordonna leur massacre et leur mise en esclavage suite à un soulèvement. Si la résilience et même une renaissance culturelle sont aujourd'hui bien réelles, la réduction du statut autochtone à l'héritage du sang risque de conduire à une impasse biologique. Pourtant, en dépit de ces forces contraires, l'action économique et politique des Premières Nations s'affirme davantage, ce dont témoignent, par exemple, leurs combats conduits pour la sauvegarde de l'environnement.

BIBLIOGRAPHIE

Bettinger R.L., *Orderly Anarchy. Sociopolitical Evolution in Aboriginal California*, Oakland, University of California Press, 2015

Carr C. et Case D.T. (éds), *Gathering Hopewell: Society, Ritual, and Ritual Interaction*, New York, Kluwer Academic/Plenum Publishers, 2005.

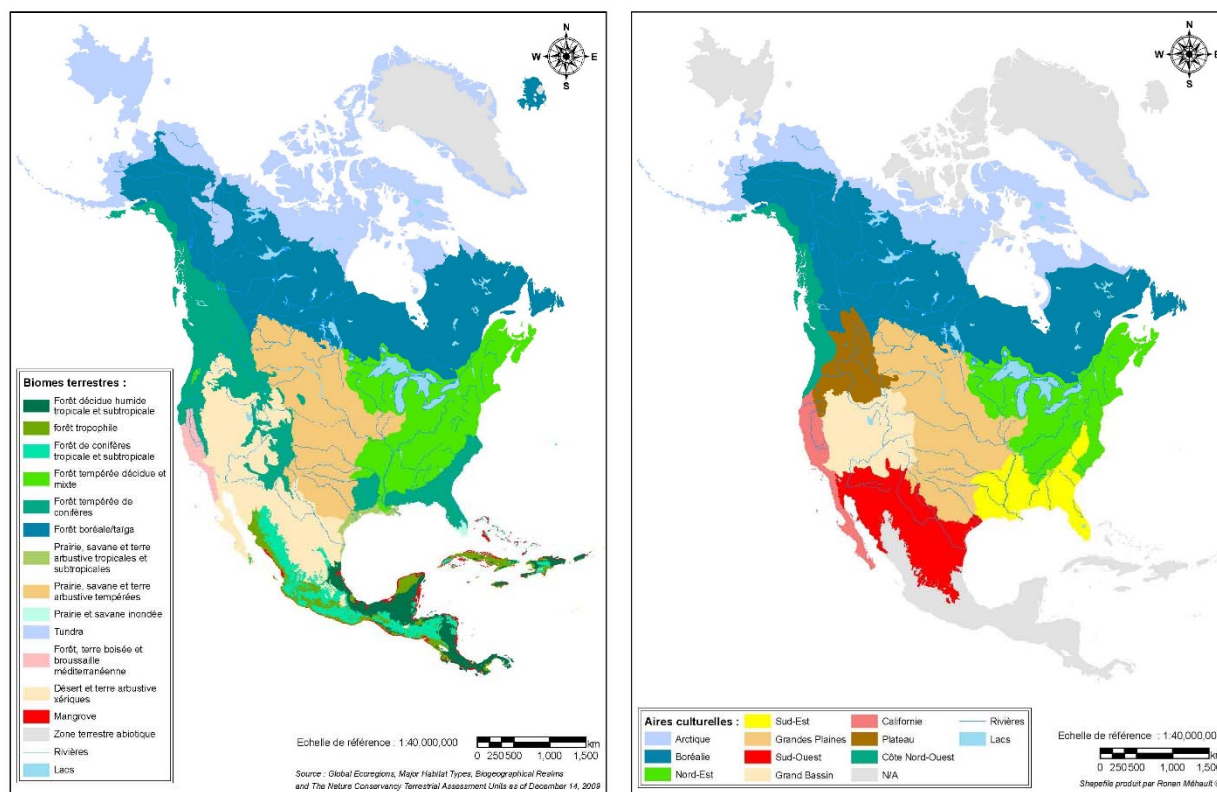
Hayden B., « Practical and Prestige Technologies: The Evolution of Material Systems », *Journal of Archaeological Method and Theory* 5(1), 1998, 1-55.

McGhee R., *Ancient People of the Arctic*, Vancouver, UBC Press, 2001

Tremblay R., *Les Iroquoiens du Saint-Laurent : peuple du maïs*, Montréal, Éditions de l'Homme : Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, 2006.

Trigger B.G et Washburn W.E. (éds), *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas. Volume 1: North America, Part 1*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, Coll. «Cambridge Histories – American History », 1996.

FIGURES



| GRANDES AIRES ÉCO-CULTURELLES | STRATEGIE DE SUBSISTANCE | SCHEME D'ETABLISSEMENT | INNOVATIONS TECHNOLOGIQUES | INEGALITE | ORGANISATION SOCIALE ET PARENTELE | DATE DE CONTACT AVEC EUROPEENS |
|-------------------------------|--|---|--|---|--|---|
| ARCTIQUE | -chasse (Dorsétiens = phoque ; Thuléens = baleine) -pêche | nomadisme dominant | -arc et flèche : 2500, voire 10000 avant notre ère -poterie : n/a (sauf en Alaska, vers 1000 avant notre ère) | égalitarisme dominant | -famille nucléaire et microbande -patrilinéarité domine | 1300/1400 (Scandinaves) |
| BOREALIE | -chasse (caribou) -pêche -cueillette | nomadisme dominant | -arc et flèche : 1500, voire 6000 avant notre ère -poterie : début de notre ère | égalitarisme dominant | -microbande -patrilinéarité domine | 1500 (Britanniques, Basques, Bretons, Normands) |
| NORD-EST | -chasse -pêche -cueillette -horticulture (Grands Lacs) | tendance à la sédentarité annuelle | -arc et flèche : 600 de notre ère, voire 1500 avant notre ère -poterie : 1500 avant notre ère | très variable, mais hiérarchisation croît dans le temps | -microbande à confédération tribale -patrilinéarité ; matrilinéarité tardive | 1534 (Français) |
| SUD-EST | -chasse -pêche -cueillette -horticulture | tendance à la sédentarité annuelle | -arc et flèche : 700 de notre ère, voire 1500 avant notre ère -poterie : 2500 avant notre ère | stratification dominante | -microbande à chefferie complexe -patrilinéarité ; matrilinéarité tardive | 1513 (Espagnols) |
| GRANDES PRAIRIES | -chasse (bison) -pêche -cueillette -horticulture (marginale) | nomadisme dominant | -arc et flèche : 500, voire 2000 avant notre ère -poterie : début de notre ère | égalitarisme et transégalitarisme | -microbande à tribu villageoise -patrilinéarité domine | 1700 (Français) |
| PLATEAU | -chasse -pêche (saumon) -cueillette | sédentarité saisonnière (nomadisme au sud-est) | -arc-flèche : 1500, voire 6000 avant notre ère -poterie : n/a | transégalitarisme | -microbande à tribu villageoise -patrilinéarité domine | fin XVIII ^e siècle (Français) |
| COTE NORD-OUEST | -chasse -pêche (saumon) -cueillette -aquaculture | tendance vers la sédentarité annuelle | -arc et flèche : 1500 avant notre ère -poterie : n/a | stratification dominante | -chefferie -matrilinéarité domine, sauf chez Salish -microbande à chefferie (Chumash), surtout petites tribus (<i>tribelets</i>) -patrilinéarité domine, sauf nord (bilatéralité) et Chumash (matrilinéarité) | 1774 (Espagnols) |
| CALIFORNIE | -chasse -pêche (saumon) -cueillette (gland) | grande variabilité : nomadisme et sédentarité saisonnière | -arc et flèche : 500 de notre ère, voire 300 avant notre ère -poterie : 1300 de notre ère | très variable | -microbande à chefferie (Chumash), surtout petites tribus (<i>tribelets</i>) -patrilinéarité domine, sauf nord (bilatéralité) et Chumash (matrilinéarité) | 1533 (Espagnols) |
| GRAND BASSIN | -chasse -pêche -cueillette (pignons de pin) -horticulture (Fremont de l'Utah) | grande variabilité : nomadisme et sédentarité saisonnière | -arc et flèche : 200 de notre ère, voire 300 avant notre ère -poterie : 1300 de notre ère | égalitarisme dominant | -microbande domine -patrilinéarité domine | début XVII ^e siècle (Espagnols) |
| SUD-OUEST | -chasse -pêche (saumon) -cueillette | tendance vers la sédentarité annuelle | -arc et flèche : 600 de notre ère, voire 300 avant notre ère -poterie : 400 avant notre ère | débatu, mais transégalitarisme probable | -tribu villageoise, voire chefferie -matrilinéarité domine | 1539 (Espagnols) |

Figure 1. Variabilité écologique et culturelle de l'Île de la Tortue, et synthèse de traits « néolithisants » les **plus** diagnostiques au gré de ses dix grandes aires éco-culturelles.